

Les phénomènes classés sous le terme « propagande » méritent-ils autre chose qu'un traitement « technologique » ? Malgré les fascinations descriptibles et exercées, peuvent-ils être l'objet d'une ambitieuse et nécessaire théorisation qui permette de poser les fondements de son anthropologie politique ? Cette contribution de Michel-Louis Rouquette recèle de nombreux éléments qui convergent vers ce projet. Comment s'y prend-il ? D'abord par un style ciselé et minimaliste, intimement intriqué à une pensée en acte ! L'auteur ne s'écarte jamais de la formalité théorique tout analysant des cas pertinents, heuristiques. Il poursuit son propos tout le long de l'ouvrage, de façon élégante et synthétique, à partir d'une fable déroutante qui sert de fil d'Ariane à une exploration plurivoque et multidimensionnelle. La recherche épique de ceux qui se soumettraient, avec réticence, au voyage éprouvant de l'intellectualisation sur ce thème pourrait bien aboutir au cauchemar de la contemplation de leur propre impuissance. Trêve de fable ! Passons aux faits et textes chapitrés : trente petits écrits denses forment, comme pour une série de perles enfilées les unes aux autres ou de fines dentelles tissées, un ensemble suggestif et articulé.

*Le bazar, Une vieille histoire, Vérité et mensonge, Tout s'arrange, La voix des anges*, constituent les cinq premières incursions par lesquelles, tour à tour, on examine, avec un regard d'entomologiste, le bric-à-brac des objets de propagande et leur sémantique du détournement, l'ancienneté du phénomène et sa nature de « théorie du citoyen », sa tendance à « l'aveuglement » face à la communauté projetée dialectiquement vers l'autojustification (le Bien comme paravent des entreprises persuasives). L'extension de l'action moralisatrice de l'État, y compris et surtout, dans les démocraties représentatives n'est pas éludée. Le texte n° 5 met en scène le « jeu de rôle » tonifiant et suspect des porte-parole qui, angéliquement ou en espions d'un contre-pouvoir, actualisent des stratégies de domination. Dans *Les petites guerres, Histoires de bêtes, Question de temps, La vie de bureau* et *Ce qu'il faut apprendre*, l'auteur, tout en ne quittant pas sa posture rationaliste et narratrice, poursuit son cheminement en proposant des fictions éclairantes. Par exemple, une conversation imaginée entre deux légionnaires aux frontières de l'empire romain, au 5<sup>e</sup> siècle après J.-C., sert de point de départ à une réflexion acide sur l'absence de

visée explicative et discursive, en interne, face aux populations persécutées des conflits ethniques ou territoriaux (Ex-Yougoslavie notamment). « De telles guerres s'apparentent à des histoires de familles. L'évidence partagée y est tellement forte qu'elle ne nécessite pas d'explications particulières et que l'idée même de conversion, voire de simple changement d'opinion, paraît incongrue [...] » (p. 36). Dans le chapitre 7, l'examen du « bestiaire de la propagande » illustre la particularité du recours régulier aux imageries animalières les plus diverses, depuis des siècles : « faire lâcher la proie de l'intellection pour l'ombre de la concrétisation » (p. 39). Les temporalités de la propagande sont d'ailleurs parfois connectées à ces visions zoomorphiques de l'altérité. Elles sont actives par des influences visant au choc émotionnel ou bien conduisant à l'instauration d'une sentimentalité au quotidien, trait plus spécifique des régimes totalitaires (chapitre 8). L'un des écrits les plus dérangeants du livre, pour le citoyen penseur, est celui sur la consubstantialité de la visée propagandiste et de l'extension bureaucratique des prérogatives culturelles, sécuritaires, hygiénistes ou normatives de l'État (section 9). Il y a là trois pages qui demanderaient plus de commentaires. On peut faire la même observation sur l'écrit concernant les liens entre éducation et propagande. Une certaine paresse intellectuelle et politique, affleurante chez nombre d'usagers, conduirait à contourner la nécessité d'une critique des idéologies des institutions pédagogiques, même en situation de régime démocratique. D'une certaine façon, Rouquette, en plus de son style travaillé, de ses références diverses, pluridisciplinaires, de ses démonstrations rigoureuses, fait montre d'une relative « férocité » intellectuelle. Cet état d'esprit exprime une exigence philosophique. Il apparaît comme salutaire pour la psychologie sociale qu'il appelle de ses vœux et qu'il expose dans ses logiques et ses implications diverses. Les chapitres 11 à 15, *Un amour partagé, Missionnaire et commissaire, De la confiance, Le plus petit commun diviseur, La mise en parcs*, ne se départissent pas de ce « regard psychosocial » que défendait Moscovici comme d'un trait constitutif de la discipline, dans son introduction à son manuel, réédité en 2003, en collection Quadrige aux PUF. Le lien entre le pouvoir et la propagande est perçu comme étant de nature rituelle, visant à l'accomplissement de son emprise par son autocélébration répétée. Les martyrs et les procès d'auto-accusation (chez les communistes ou ailleurs) ne s'expliquent pas autrement (section 11). La fusion amoureuse, la séduction, alternant avec la contrainte et la violence, forment alors

des instruments terrifiants, sources de destructives entreprises missionnaires, vaporeusement noyées dans une « indifférence lasse » (chapitre 12). L'appréhension de la croyance, composante essentielle de la visée propagandiste, incite l'auteur à mettre instructivement en comparaison les cultures de la confiance et celles de la méfiance (section 13) et à délimiter l'intégration de l'individu dans ces systèmes de communication à visée combative où « la réserve, la tiédeur, le scepticisme et, encore moins, l'échappatoire subversif de l'ironie » n'ont aucune place aménagée (chapitre 14). La saisie du malaise dans les sociétés postmodernes est encore mieux « anatomisée » dans le texte, finement composé, sur l'utopie douce des parcs de loisirs et des stations thermales où la nature artificiellement représentée est consommée avec une ostentation écologiste paradoxale (section 15). *Le bruit harmonieux des rumeurs* prolonge cette promenade théorique et psycho-historique en présupposant une équivalence structurale entre les formes rumorales et les dérives propagandistes (chapitre 16). Rouquette réussit aussi dans l'art de la formule, tout en ne s'y complaisant pas. Il paraphrase, avec humour et justesse, un célèbre slogan léninien, émis jadis sur les soviets : « la propagande, c'est la confusion légitimée des sentiments, plus la massification » (p. 74). Le principe de répétition, afin de rendre familier ce qui est aimé ou de faire admirer ce qui est rendu habituel et fréquemment nommé, est utilement évoqué. L'heureuse expression « syndrome du derviche » désigne cette insistance répétitive, hallucinatoire, due à l'absence d'invention des propagandistes et aux buts de soumission recherchés (section 17). L'intemporalité des figures de Don Quichotte et de son fidèle et « raisonnable » serviteur (*Triste figure*, chapitre 18), l'évanescence des éruptifs tags contemporains (*Le temps et les tags*, chapitre 19), sont successivement révélées dans leurs rapports secrets avec la longue quête, aux limites du monde, des divinations d'un roi fastueux, mise en exergue dès le début du livre par l'évocation d'un vieux conte persan de Farid ed-Dîn Attar (*Mantic Uttair* ou *Langage des oiseaux*). Une remarque de bon sens psychologique est aussi faite sur la place parfois minorée des actes de langages dans les systèmes de propagandes. Ce statut secondaire renverrait à une évidence de la domination en acte et à « une matérialité organisée par la police, l'armée, les bandes, la prise en charge étatique de tous les secteurs de la citoyenneté » (*Mot à mot*, section 20). Le dernier tiers du livre (section 21 à 30) est, très globalement, consacré à l'étude des mécanismes et

des processus psychosociaux du consentement et de l'accès à une citoyenneté. On tente d'observer les formes de la méconnaissance (chapitre 21), celle des préférences pour l'incompréhensible et le complexe (chapitre 22) ou la révélation des « quelques piliers de l'absence de sagesse » par leur relation avec les catégories fondamentales de la sociabilité et du savoir (chapitre 23). Il s'agit de traquer les glissements de la structure de la socialité vers la « phénoménographie » de l'actuel, (de l'émotionnel et de l'événementiel). Les interférences entre les activités de propagande et la propension vers le mysticisme, les logiques sociales ou les *thémâta* sont soupesées, évaluées, envisagées comme pistes de recherche. Qu'y a t il, à cet égard, de plus illustratif que les « indexations possibles du monde » dans les chaînages de l'alphabet (par exemple ceux, distractifs, de l'« amour » ou celui, cité dans le livre, de la « grande guerre ») qui servent de prétextes à sa mise en ordre idéologique, partielle et partielle, fondée probablement sur certaines « matrices épistémiques » (chapitre 24) ? Il faut avertir le lecteur : à ce stade l'ouvrage approfondit, de façon plus généralisante, une métathéorie de la genèse de l'objet étudié depuis la première page. L'auteur nous invite donc à tenir liés les deux bouts de l'argumentation : celui de la citoyenneté défendue, entretenue comme un objectif éthique de la recherche, et celui du discours scientifique lucide et déréalisant. Cette approche de la propagande implique son arrimage à une théorie de la citoyenneté et de la sociabilité sans laquelle toute intelligence du social se perd dans une sorte de technocratie dont la psychologie politique vise à limiter les effets pervers. Dans *Technologie du contrôle* (chapitre 25), on apprendra que Jerome Bruner, dès 1940, avait réalisé une étude complète des « procédés utilisés pour animer [...] le fantôme de l'individu-citoyen » en décryptant les caractéristiques des actions d'influence du gouvernement nazi à destination des Etats-Unis. Neuf des dimensions théorisées par le psychologue américain sont relatées, détaillées et mises en relation avec les formes plus contemporaines. Il est enfin rappelé qu'il ne peut y avoir de bonne évaluation des effets d'un média ou d'une influence sociale sans une soigneuse observation des correspondances entre « conséquences cognitives », « faits de communication » et « formes de la sociabilité ». C'est à cet argumentaire que sont destinés les derniers chapitres (*Savoir-dire et savoir-vivre*, *Très petit écran*, *L'individu fantôme*, *Nostalgie de l'artiste* et *L'œil du pouvoir*) dont il faut souligner la richesse et la force incitative pour les futurs chercheurs. C'est d'ailleurs bien à ceux-ci, en

Seca Jean-Marie, « Recension du livre de : Michel-Louis Rouquette, 2004, *Propagande et citoyenneté*, Paris, PUF. », in *Bulletin de psychologie*, vol. 57(6), (novembre-décembre) n° 474, 2004, pp. 651-652.

termes de programme de travail et de pensée, en plus du public légitime des citoyens, que s'adresse peut-être Rouquette. Ce dernier ne néglige pas pour autant de terminer sa contribution par un portrait du philosophe en artiste (en double de lui-même ?) qui, tel Ovide exilé sur les bords de la Mer Noire, « ne s'intéressait plus qu'à des choses futiles et très éloignées du politique » tout en n'étant pas dupe des spécificités du mouvement du monde. Cette position à la fois pessimiste, active et épicurienne du citoyen penseur et informé est-elle paradigmatique et exemplaire pour les générations qui suivent ?

Jean-Marie Seca